

**Commentaire – Présentation de Yves Vaillancourt // CRISES – 24 février 2017****Jean-Marc Fontan – UQAM, sociologie, CRISES**

Intro de bon aloi. En premier lieu merci à Jacques Caillouette, de l'Université Sherbrooke pour cette invitation de participer à une activité réflexive au sein de l'axe Pratiques et politiques sociales du Centre de recherche sur les innovations sociales. Je vais rapidement et en cinq points présenter un commentaire général et complémentaire à celui de mon collègue Paul Leduc Browne de l'UQO.

Premier commentaire. Ce séminaire est une occasion de reconnaître le travail d'Yves Vaillancourt, travail qui représente un apport fondamental dans la montée en résonance des concepts de « coconstruction et de coproduction » des connaissances en contexte de « coconstruction et de coproduction » des politiques publiques. Il s'agit d'un travail intellectuel novateur qui a été source d'inspiration et qui a fait mouche, en termes d'appropriation et de routinisation, dans le vocable institutionnel du CRISES.

Deuxième commentaire. La production d'un texte qui a pour intention de combiner une réflexion sur la coconstruction des connaissances et la coconstruction des politiques publiques est une entreprise audacieuse, surtout dans l'environnement d'un article relativement court et ne permettant pas des développements importants.

Sur ce point, le pari est partiellement réussi.

- D'une part, le fait d'utiliser un raccourci, lequel repose sur l'utilisation, comme base de référence thorique, d'un ouvrage coproduit au Crises sur la recherche partenariale est très pertinent. Ce raccourci méthodologique est une réussite qui reprend bien les points de vue sur la question et qui permet de présenter un spectre élargi de conceptualisations qui, tout en étant substantiel et riche, n'épuise pas le sujet. Sur ce

point, les compléments et clarifications apportées par Yves Vaillancourt sont d'ailleurs intéressantes et pertinentes.

- D'autre part, la conclusion en soi est un exercice moins bien réussi. À la place d'une démarche conclusive expéditive, la richesse du contenu de cette section aurait valu d'être repris dans une section analytique complémentaire aux deux sections centrales du texte. Ce qui aurait enrichi la qualité du texte dans son ensemble. Dans les faits, la conclusion ne permet pas un croisement réel entre les réflexions qui furent présentées dans les deux sections qui précèdent la conclusion. Un croisement qui aurait permis de mieux comprendre la ou les dynamiques particulières qui se met (ou se mettent) en place) lorsque la coconstruction des connaissances devient un support à la coconstruction des politiques publiques. Avec la présente conclusion, nous restons relativement dans le vague sur la dimension anthropologique de cette coconstruction. Les deux sections consacrées à la coconstruction (des connaissances et des politiques publiques) nous permettent plus de cerner le vocabulaire et l'environnement conceptuel des deux mondes étudiés que ce qui se passe réellement – le relationnel, ou plus spécifiquement, le transactionnel – dans des situations concrètes et tangibles et ciblées de coconstruction, dont celles étudiées et décrites dans la section présentant des exemples de coconstruction de politiques publiques.

Troisième commentaire. Le travail restreint d'historicité présenté (en gros la période allant de 1990 à 2017) demanderait d'être (1) élargi historiquement et (2) mieux appuyé théoriquement.

Sur le premier sous-commentaire, tant qu'à citer Fontan, une référence incontournable m'apparaît être le chapitre du livre produit par Marie Bouchard où j'ai retravaillé la question de l'histoire des collaborations prenant place entre des chercheurs et des acteurs sur les enjeux du développement de l'action sociale et de l'économie sociale (Fontan, 2011). Le travail historiographique alors réalisé a été légèrement approfondi par la production récente d'une monographie sur le SAC de l'UQAM. Ce travail d'ensemble m'a permis de situer la fonction sociale de la science et la mission sociale de l'Université

sur une longue période de temps : minimalement les deux derniers siècles dans le travail fait sur l'action sociale et l'économie sociale et sur plus de cinq ou six siècles dans l'analyse de l'évolution de la mission sociale des universités occidentales.

Ceci m'amène au deuxième sous-commentaire à l'effet que le travail d'Yves Vaillancourt pourrait être plus approfondi théoriquement, et c'est une invitation que je lui fait de se joindre à une équipe potentielle (invitation élargie) afin de travailler à la mise en place d'un chantier réflexif qui se pencherait sur la conception renouvelée d'une théorie générale sur la production des connaissances.

Le travail d'Yves laisse entendre, malgré lui, que le concept et la théorisation sur les connaissances n'ont pas à être explicités. Dans les faits, tout au long de sa présentation il est question de coconstruction des connaissances, mais par connaissances de quoi est-il au juste question ? Bien naïvement, nous pourrions poser la question : les connaissances ne sont-elles pas d'emblée un construit social ? En quoi y a-t-il réellement coconstruction ? Et coconstruction de quoi ? Sur ce point, il importe minimalement de revisiter les travaux des pragmatistes de la première livrée (Peirce, Dewey) et surtout de faire remonter la filière archéologique sur la question d'une théorie de la production des connaissances encore plus loin dans le temps.

De plus, Yves Vaillancourt, et c'est tout à fait pertinent vu le poids et l'importance régulatrice de cet acteur social, associe étroitement « politique » à action de l'État, sous toutes ses formes. Certes, l'État occupe une position centrale mais ne résume pas à sa seule présence le domaine de l'action politique. La politique est présente dans toutes les organisations et penser la coconstruction des politiques ne se résume pas seulement aux politiques publiques, cela englobe toutes les avenues politiques de la capacité d'organisation en société. D'où l'importance de la démocratie et de la démocratisation de l'ensemble des champs sociétaux d'action.

Quatrième commentaire. Malgré la qualité du travail présenté et la pertinence des analyses développées, nous retrouvons une atmosphère nostalgique dans le texte d'Yves.

Il y aurait eu l'âge d'or, autour des décennies 1990/2000 de la coconstruction des connaissances et de la coconstruction des politiques publiques. Je ne partage pas cet avis. Il y a certes des cycles, et le présent cycle est moins glorieux que les précédents, mais nous assistons malgré tout à une reconfiguration des façons de faire et de penser cette coconstruction. Malgré l'austérité et le néolibéralisme, des marges de manœuvre sont toujours présentes, elles prennent des formes différentes et transitent par des montées en collectif et en actions collectives prenant des formes autres que celles présentes dans les décennies 80 / 90 / début 2000. Pensons aux OLTIS et au TIESS par exemple...

Cinquième commentaire. La recherche militante ne se limite pas à l'expérimentation qui fut vécue au Québec au cours de la décennie 1970. Cette époque a mis en scène une expression particulière de la militance scientifique. Indiquer, comme le fait Yves Vaillancourt, que dans la militance scientifique il faut distinguer la « bonne » de la « mauvaise » implication politique me paraît un raccourci qui apporte peu à la compréhension des éléments mobilisés et des dynamiques rencontrées lorsque la connaissance est socialement construite.

Pour ma part, et c'est ce que j'ai présenté dans un texte sur l'engagement politique en milieu universitaire (Fontan, 2000), l'acteur universitaire ne peut faire l'économie de rendre transparentes les bases éthiques, esthétiques et politiques de son engagement. Qu'il le veuille ou non, le chercheur universitaire est partie prenante de la phratrie des acteurs sociaux et, à ce titre, il lui importe de clarifier la place et le rôle qu'il entend jouer sur la scène hautement conflictuelle du construit sociétal.

En conclusion, je salue l'initiative d'Yves Vaillancourt de mettre en relief l'œuvre collective du CRISES, dont il est un acteur historique. Nous n'avons pas souvent la chance de pouvoir approfondir les réflexions portées par des collègues, surtout lorsque ces dernières ont une portée théorique forte. Nous n'avons pas non plus souvent la chance de reconnaître nos apports respectifs. La bonne santé d'un collectif se mesure au bien vivre ensemble que permet son identité. À ce titre, le travail d'Yves participe aux actions qui maintiennent notre identité collective relationnelle et intellectuelle en bonne santé.